

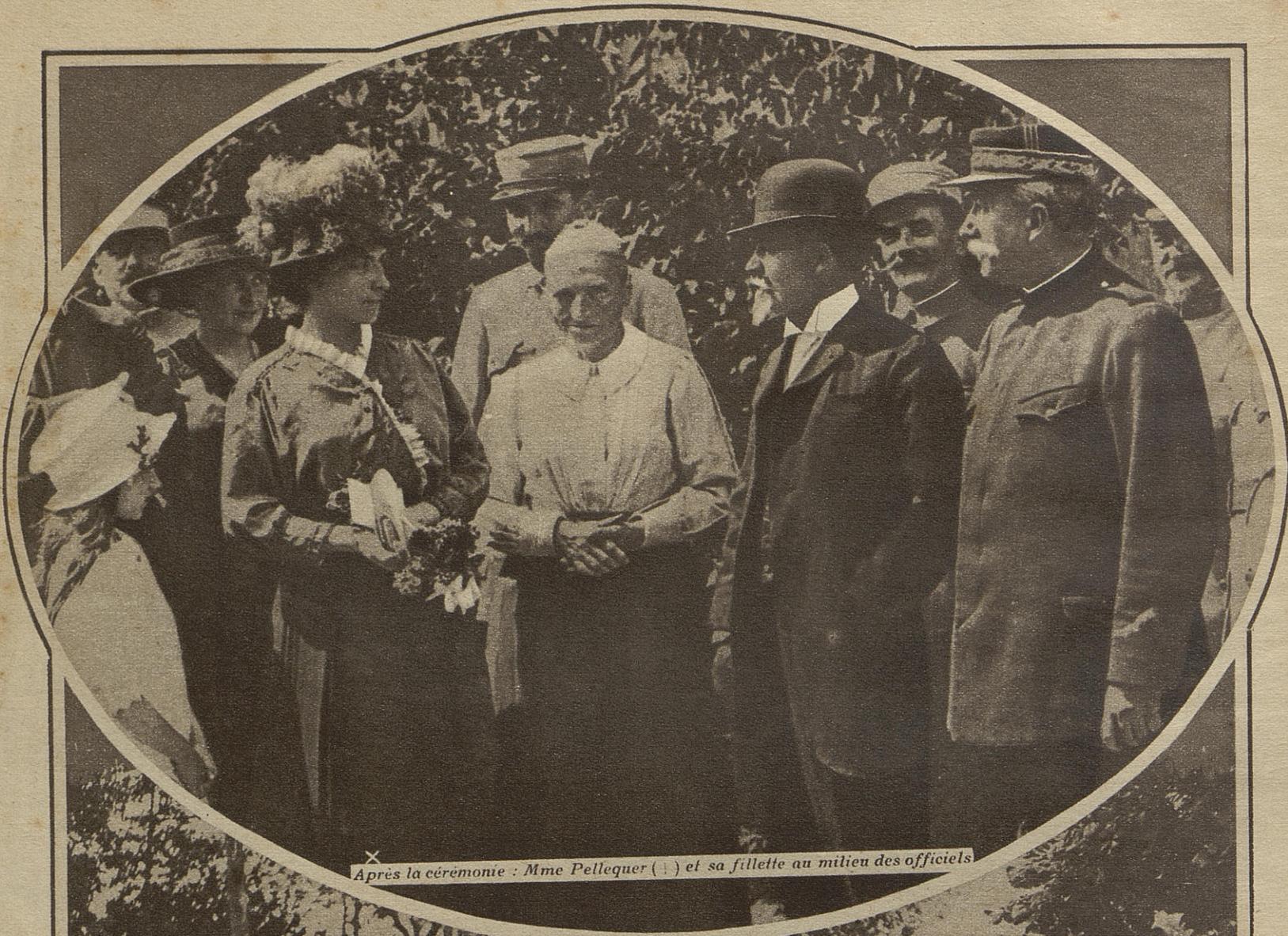
# J'ai vu...



**LE GÉNÉRAL KORNILOFF**  
qui marche sur Lemberg

FOP. 47

+



Après la cérémonie : Mme Pellequer ( ) et sa fillette au milieu des officiels



Sur le front des troupes, l'héroïque institutrice vient d'être décorée.

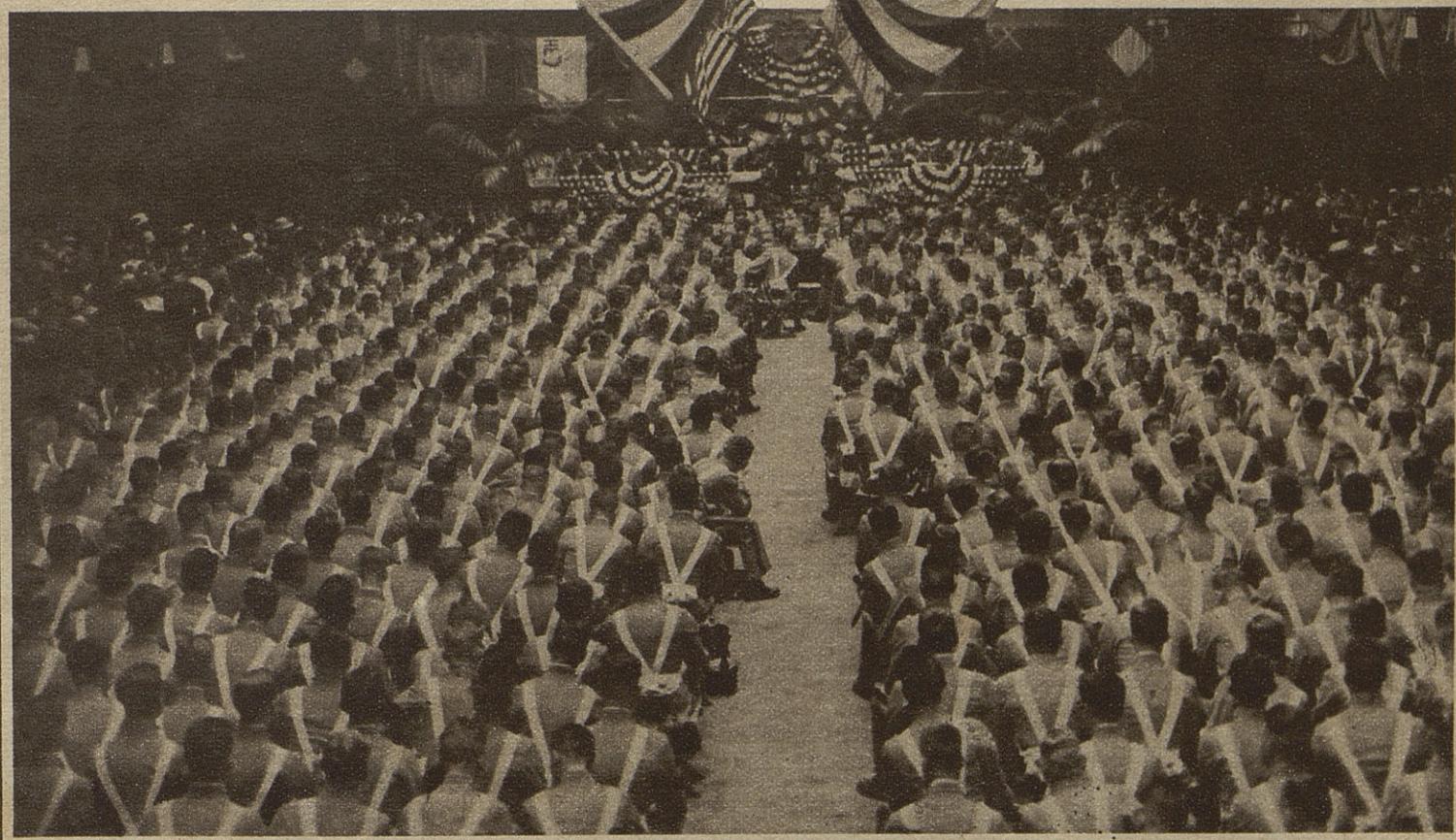
### LA DÉCORATION DE Mme PELLEQUER, L'INSTITUTRICE DE QUESMY

Les lecteurs de *J'ai vu* connaissent l'attitude courageuse de cette jeune institutrice d'un village de l'Oise. Restée seule à Quesmy, Mme Pellequer se présenta aux autorités allemandes lorsque l'ennemi eut occupé la commune et emmené le maire, M. Dru, en captivité. Tout comme Mme Macherez à Soissons, cette jeune femme accepta les fonctions municipales non seulement dans son village,

mais aussi dans une commune voisine, Marcourt, où son mari était instituteur avant de rejoindre son régiment à la mobilisation. Jusqu'au jour où nos soldats la délivrèrent, Mme Pellequer sut en imposer aux envahisseurs et sauver ainsi les femmes, les enfants et les vieillards demeurés avec elle. C'est sur le front des troupes que la croix de guerre a été remise à cette héroïne civile.



*A bord du " Pennsylvania ", un des plus puissants dreadnoughts de la flotte américaine.*



*Le sous-secrétaire d'Etat à la guerre, M. Baker, parle aux cadets de l'École de West-Point.*

### L'ACTIVITÉ DE LA PRÉPARATION AMÉRICAINE

Plus de 700 000 soldats et marins sont actuellement incorporés dans l'armée et dans la marine des Etats-Unis. Avec les 600 000 hommes que donnera le premier appel, l'Amérique aura sous les armes, le 1<sup>er</sup> septembre, 1 580 000 hommes. Voilà ce que, pour leur premier

effort, les Etats-Unis dressent contre la machine militaire forgée pour l'asservissement du monde. Le flot des " tomnies ", va se déverser sans arrêt sur la vieille terre d'Europe où ils vont nous rendre au centuple ce que les Français de La Fayette leur ont donné.



### LES PREMIERS PRISONNIERS DES CUIRASSIERS A PIED A LAFFAUX

Cette saisissante photographie a été prise le matin de l'assaut du plateau de Laffaux par le 9<sup>e</sup> cuirassiers à pied. Nos lecteurs se rappellent en effet que ce sont les "gros frères" qui, ayant dû renoncer aux charges brillantes qui les immortalisèrent jadis, ont enlevé cette

forte position en chargeant comme de simples fantassins. Pris à 4 h. 30 du matin, ce cliché, que nous donnons ici agrandi douze fois et sans la moindre retouche, montre les premiers soldats allemands surpris par l'impétuosité de l'attaque, venant se rendre à nos soldats.



### UNE DISTRIBUTION DE CHAUSSURES AUX ENFANTS DES PAYS RECONQUIS

Les Allemands ayant naturellement volé tout le cuir qu'ils ont pu trouver, les enfants des pays envahis allaient pieds nus ou presque. Aussi grande fut la joie des petits dans les villages récemment

délivrés lorsque des mains d'un riche armateur anglais, M. Hughes, et de sa fille, venus sur le front pour procéder à cette utile distribution, ils reçurent de solides chaussures aux épaisses semelles.

# DU SANG DANS LA MER <sup>(1)</sup>

Roman inédit, par GERARD BAUER

Rolls, la tête tournée vers son ami, parlait lentement : « La bataille a été belle et furieuse, dit-il. Ça été quelque chose de grand, d'héroïque, de terrible. »

— Une victoire? interrogea Levinski

— Non... pas une victoire... La victoire s'eût été de briser la chaîne qui nous lie et nous ne l'avons pas fait... Mais nous nous sommes bien battus et l'ennemi a subi des pertes lourdes. Nous aussi... J'ai vu de mes yeux sombrer deux dreadnoughts, le *Lutzow* et le *Rostock* sans doute.

— Est-ce possible?

— On ne vous l'a pas encore dit?... C'est la vérité pourtant. Ils ont été « descendus ».

— Mais toi?

— Oh! moi, mon ami, ça été le bombardement banal. Mon bateau était en éclaireur et nous avons livré le combat l'un des premiers. J'étais au poste n° 3 de tribord et nous tirions sans relâche. Deux obus mal placés n'ont pas interrompu notre tâche; puis l'adversaire a rectifié son tir. Nous sentions trembler notre tourelle sous les coups... Je t'assure qu'entre ceux que nous donnions et ceux que nous recevions il ne se passait pas un grand temps. Soudain un obus de 190 est venu éclater dans l'embrasure. Ça été un bruit d'enfer dans notre poste, une formidable explosion, une fumée âcre... un choc douloureux. Quand j'ai pu voir les dégâts un des servants gisait à terre saignant, mutilé, mort. J'avais été touché: un éclat dans le bras droit, un autre près de la côte... Je souffrais mais je n'interrompis point mon commandement... Du blockhaus on nous transmettait une rectification de tir puis l'ordre de tirer. Mais ma pièce avait bien été touchée elle aussi. Elle était immobilisée. Plus rien à faire que se faire panser. Je demandais des ordres pour me rendre

à l'infirmerie... Le combat continuait avec les pièces disponibles. A l'infirmerie on soignait déjà deux servants du deuxième poste. L'un d'eux, le ventre ouvert, avait

— Tu as beaucoup souffert?

— Un peu... Mais je ne crains qu'une chose...

Un groupe — un infirmier et deux médecins, — s'approcha du lit interrompant la conversation.

Quand Rolls les vit, il dit rapidement à Levinski.

— Reste... Reste!

Les deux praticiens développèrent les linges qui entouraient le bras et regardèrent la plaie. Ils parlaient entre eux :

— Le brachial antérieur a été complètement sectionné et l'humerus broyé à sa base... Il doit rester des esquilles... disait l'un.

— Certainement... certainement, répliquait l'autre.

— Comment l'ont-ils opéré à bord?

— Voilà... Voilà... reprenait le second docteur sur un ton de feinte inquiétude... comment l'ont-ils opéré?

— Ils ont la rage d'opérer tout de suite... à bord... Ils croient sans doute que nous ne sommes pas qualifiés...

— Oui... oui... répliquait l'autre avec feu... Mais nous n'allons pas attendre une gangrène gazeuse... n'est-ce pas? Nous allons faire avant une large chirurgie, une chirurgie saine et nette...

Ils s'étaient un peu écartés du lit pour discuter pendant que l'infirmier bandait à nouveau le blessé. Ils se rapprochèrent et l'un des deux dit à Rolls :

— Mon ami... Nous vous opérerons demain matin.

Rolls avait parlé un peu, s'était dressé contre ses oreillers.

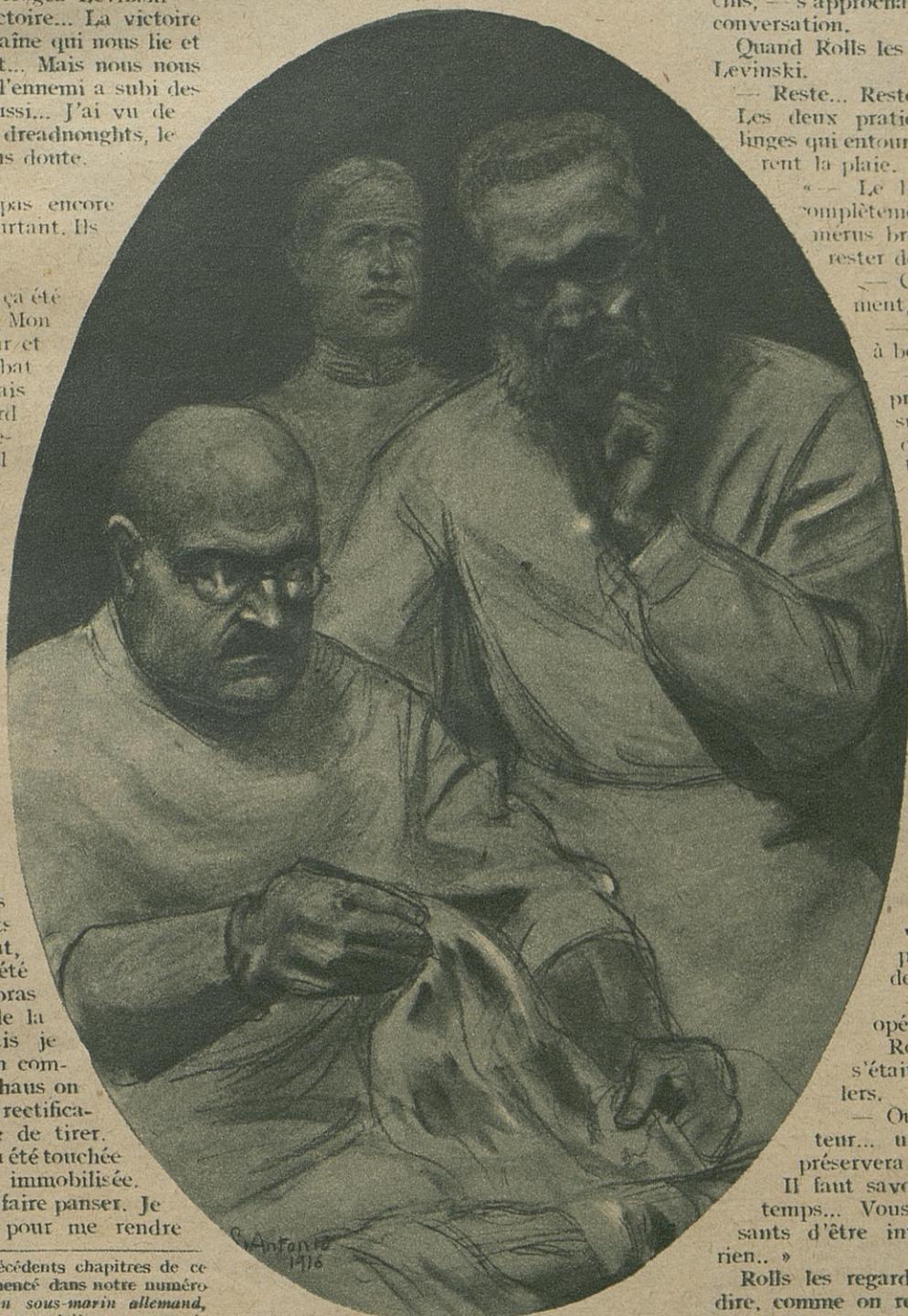
— Oui... oui, reprenait le docteur... une opération qui vous préservera de maux plus graves...

Il faut savoir faire des sacrifices à temps... Vous nous serez reconnaissants d'être intervenus... Ce ne sera rien... »

Rolls les regardait fixement, sans mot dire, comme on regarde deux fripons qui s'entendent pour vous dépouiller. Et soudain il dit, avec une ferme résolution dans la voix :

— « Vous ne toucherez pas à mon bras...

Vous entendez... Je vous défends d'y toucher. On m'a fait à bord l'opération qu'il importait d'exécuter. Mon bras est sain actuellement. Aurais-je une gangrène que vous devriez vous employer à la soigner par tous les moyens thérapeutiques avant de recourir à l'amputation. Vous ne m'opérez pas. Je m'y refuse. Ce qui a été fait par le chirurgien de la marine a été bien fait. Je ne vous laisserai pas, par perversion, par



Les deux praticiens développèrent les linges qui entouraient le bras et regardèrent la plaie.

en le courage de venir jusque-là en se tenant les entrailles... On était en train de le recoudre, comme un cheval de corrida, dans la salle de chirurgie. Cette odeur d'éther après l'odeur de la poudre m'écoeura un peu. Je manquais m'évanouir. Mon sang s'échappait par la blessure du bras et je le sentais couler tout chaud sous ma vareuse gluante. On m'a couché... on m'a soigné; on m'a ôté ce morceau d'acier.

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 31 mars (n° 124). — Un sous-marin allemand, l'U-24, rentre à Kiel après une croisière au cours de laquelle il a coulé cinq navires alliés. Parmi ceux qui assistent au retour de l'U-24 et de son commandant, le capitaine von Hartig, d'origine prussienne, se trouve le lieutenant de vaisseau Levinski, d'origine polonaise, embarqué à bord du cuirassé Brunswick. Quelques jours après Levinski, nommé second à bord du sous-marin U-51, se rencontre avec son nouveau chef, von Hartig, pour qui il éprouve une vive antipathie. Avant de rejoindre son poste, Levinski se rend à Hambourg en compagnie d'une jeune femme qu'il aime, Maria Lesser. De retour à Kiel, Levinski, en même temps qu'il reçoit l'ordre de se tenir prêt à embarquer, apprend la nouvelle d'une grande bataille navale qui serait une victoire pour la flotte allemande; il s'en va à l'hôpital où un de ses amis, Rolls, blessé dans le combat, vient d'être admis.





### LA MARINE DE GUERRE ITALIENNE MONTE LA GARDE DANS L'ADRIATIQUE

On n'a pas assez dit les services qu'elle a rendus aux soldats de Cadorna dans la dernière offensive et avec quelle sûreté elle a manœuvré, le long de la côte autrichienne, à travers les champs de mines dont l'ennemi avait ensemencé la mer... Son rôle, quoique effacé,

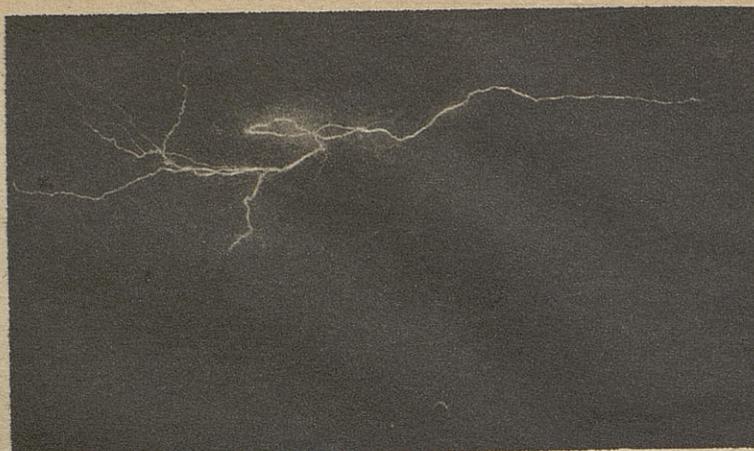
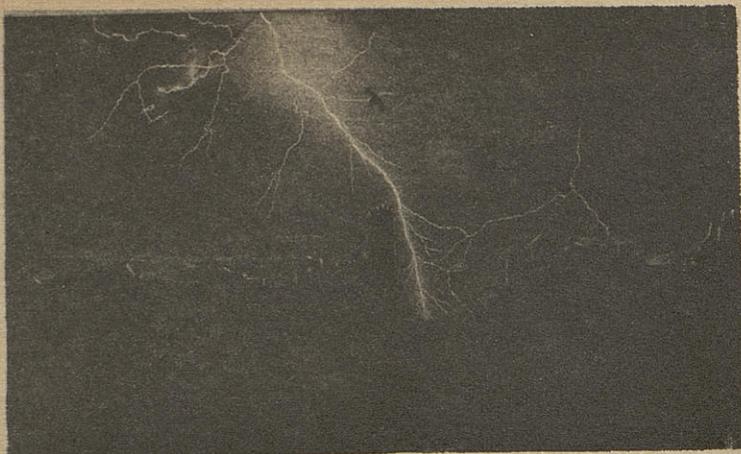
n'est pas médiocre. Comme toutes les marines alliées, elle continue à bloquer l'ennemi et à garder cette maîtrise de la mer qui permet les ravitaillements et les transports de troupes. Voici, dans l'Adriatique, deux dreadnoughts italiens revenant de bombarder Pola.



KERENSKY CRIE : « COURAGE ! » AUX SOLDATS RUSSES QUI MARCHENT AU FEU

Cet homme de frêle apparence, et que l'on disait mourant il y a deux mois à peine, incarne à lui seul l'âme de la grande Russie. C'est Danton et c'est aussi Carnot. Du premier il a la passion généreuse, la fougue, l'éloquence enflammée et ces mots sublimes qui prennent le cœur d'un homme et font d'un lâche un héros. De Carnot il a le génie d'organisation. Cette Russie qui n'était,

il y a quelques semaines, qu'un chaos, travaillé, miné par la fourberie des pacifistes allemands, il l'a galvanisée. Il lui a refait un cœur avec son cœur, une âme avec son âme. Au contact de cette flamme brûlante, notre grande alliée a pris conscience d'elle-même et de son destin magnifique. Et ses soldats, animés par le souffle du grand tribun, marchent à l'ennemi dans un élan irrésistible.



*L'étincelle affecte rarement la forme en zigzags. Elle s'offre à nous, le plus souvent, sous l'apparence d'un ruban large d'une dizaine de mètres et extrêmement mince.*

## LES BIZARRERIES DE LA Foudre

L'ANNÉE 1917 comptera parmi les périodes les plus orageuses qu'il nous a été donné de subir depuis le commencement du siècle.

Faut-il en attribuer la cause à une recrudescence de l'activité solaire? Peut-être. En matière d'électricité atmosphérique, nous ne sommes guère plus avancés qu'au temps où les Otto de Guérike; les Dalibard et les Franklin, allaient, nouveaux Prométhées, dérober aux nuages orageux le feu du ciel et les foudres de Jupiter.

Lorsqu'on étudie ce chapitre de la physique du globe on reste tout d'abord atterré en face de la puissance formidable que met en jeu la nature au cours d'un orage violent.

Alors que nos plus fortes machines statiques ne produisent au maximum qu'une étincelle de 60 centimètres de longueur avec 400 000 volts, les décharges aériennes s'effectuent souvent sur un parcours de 10 kilomètres et sous une tension de plusieurs millions de volts qu'aucun instrument ne saurait mesurer.

Comme pour l'étincelle de nos appareils la durée de l'éclair est extrêmement courte; elle est comprise entre un dixième de seconde pour les éclairs purement aériens, et un millionième de seconde pour ceux qui jaillissent entre le sol et les nuages électrisés.

Et c'est la photographie qui nous a rendu de signalés services; elle nous a donné des images autrement fidèles que les représentations classiques de l'éclair.

L'étincelle affecte rarement la forme en zigzags chère aux peintres et aux poètes. Elle s'offre à nous le plus souvent, sous l'apparence d'un ruban large d'une dizaine de mètres, et extrêmement mince; les nœuds, les enchevêtrements, les ramifications y sont règle courante. Mais, dès qu'il s'agit de fixer les grandes

lignes du trajet que devrait suivre l'éclair, les meilleurs physiciens n'y voient goutte.

### LES EFFETS DE LA Foudre SONT D'UNE EXTREME VARIÉTÉ ET SEMBLENT N'OBÉIR A AUCUNE LOI

Si maintenant nous passons aux effets variés de la foudre, nous entrons dans un domaine où tout est entièrement déconcertant, dans un monde inconnu et mystérieux.

Comment expliquer, par exemple, qu'un coup de tonnerre puisse faire sauter le toit et les murailles d'une église instantanément, ou transporter des pans de mur pesant 30 ou 40 000 kilogs?

Un jour de ces années dernières, le tonnerre tombe sur un attelage; les deux chevaux et le tombereau chargé de pierres sont transportés, en plein champ, à une dizaine de mètres de la route où le conducteur est resté ébahi en face d'un pareil spectacle.

Pourquoi la foudre tombe-t-elle à 4 centimètres du pied d'un paratonnerre au lieu de suivre la tige de l'appareil?

Habituellement la commotion électrique agit sur le système nerveux en arrêtant la respiration; comment, dès lors, expliquer le cas de ce brave pasteur qui, paralysé depuis un an à la suite d'une attaque d'apoplexie, voit tomber la foudre dans sa chambre, reçoit une formidable secousse et... se lève radicalement guéri. Les cas de guérison de rhumatismes chroniques sont encore plus fréquents.

A côté de ces faits bizarres, il y en a d'aussi inexplicables et de beaucoup plus drôles.

En 1909, le fluide tombe sur trois hommes dormant côte à côte sur une couverture; personne n'eut de mal bien que la couverture fût entièrement brûlée; mais quelle ne fut pas la stupéfaction des trois dormeurs lors-

qu'en se réveillant et le premier effroi passé, ils constatèrent que l'un d'eux avait été entièrement rasé et fondu.

La foudre tombe sur un berger au moment où il se mouche et se contente de lui arracher son mouchoir qui disparaît volatilisé; ou bien elle tombe sur un buveur, lui enlève des mains un gobelet en argent et transporte, sans la renverser, la coupe remplie de liquide dans une cour attenante à la maison. Elle pénètre dans une laiterie, fait passer d'un rayon sur un autre une rangée de pots vides sans les casser, parcourt les vases remplis de laitage et ne casse que les couvercles; elle fond sur une pile d'assiettes et les perce de deux en deux; elle va dans une cave, touche un fût de vin, se borne à en arracher la chantepleure et le tonneau se vide.

La foudre tombe sur un théâtre, tue deux spectateurs et en blesse dix. Les autres s'en tirent indemnes, mais on s'aperçoit aussitôt que le fluide a fondu des quantités de boucles d'oreilles, des chaînes de montres, des clés, etc. Pickpocket remarquable, il a même poussé l'audace jusqu'à tailler des diamants.

Un dimanche la foudre tombe sur une église pendant la messe et, au moment où un jeune homme chante l'épître, le fluide lui arrache le missel des mains, le met en pièces et envoie le chantre rouler au milieu des assistants; en même temps il brûle le prêtre à l'autel, glisse entre son corps et ses vêtements, suit le galon doré de l'étole et, ayant coulé jusqu'en bas, arrache un des souliers de l'officiant et transporte cette chaussure à l'autre extrémité de l'église. Au même instant, un jeune enfant est arraché des bras de sa mère et déposé six pas plus loin.

Ceci se passait dans le village de Château-neuf-de-Moustiers; neuf personnes furent



*L'étincelle fourmille de nœuds et d'enchevêtrements.*



*Les lairs aériens avec coup de foudre simultané.*

tuées, quatre-vingt-deux autres grièvement blessées et, fait assez piquant relaté sur le mémoire envoyé à l'Académie des sciences, « tous les chiens furent trouvés morts dans l'attitude qu'ils avaient auparavant ». Il a fallu cette circonstance pour nous apprendre qu'à cette époque les chiens assistaient honnêtement aux offices, comme cela se passe encore en Espagne.



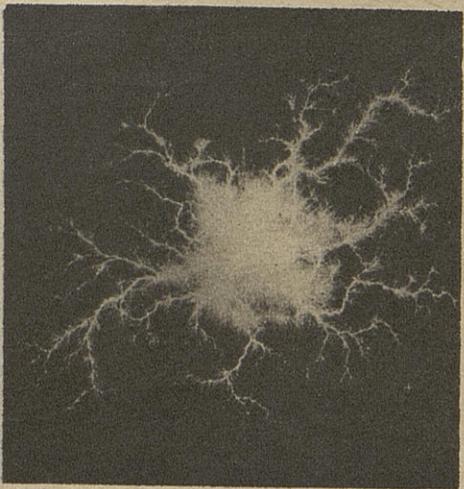
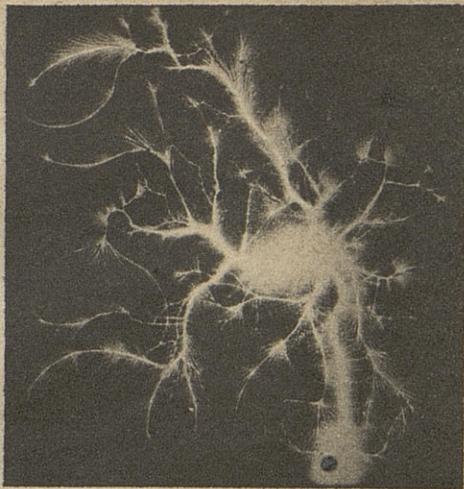
Cette prédilection de la foudre pour les animaux paraît être la règle en la plupart des circonstances et personne que je sache n'en a fourni l'explication. Passe encore lorsque le tonnerre tombe sur un troupeau rassemblé sous un arbre auprès d'une clôture en fil de fer. Il y a là une accumulation de corps bons conducteurs du fluide. Mais comment expliquer le cas récent, rapporté par un de mes amis, le vicomte de Bonald, de Toulouse :

« L'autre soir il arrive dans une petite ville située non loin du front, par un orage terrible ; il avise pour s'abriter l'auvent d'une maison qui sert déjà de refuge à une douzaine de poilus. A peine a-t-il le temps de s'y rendre qu'un coup de foudre éclate sur le bâtiment, fond sur la girouette, suit la faitière du toit, pénètre dans le grenier et se contente, pour tout butin, de tuer un chat et quatre pigeons. Dans l'habitation les poilus ne ressentent pas même une commotion et, dès cet exploit accompli, l'orage se calme et disparaît. »

Ici la foudre tombe sur deux honorables dames occupées à tricoter près de leur fenêtre et leur subtilise leurs aiguilles ; là ce sont des faucheurs frappés en plein champ : la faux leur est arrachée des mains et projetée à de grandes distances.

Dans le même ordre d'idées, on cite le cas d'un jardinier occupé à relever de l'herbe sèche. Survient le tonnerre qui lui enlève sa fourche et la transporte cinquante pas plus loin, après avoir tordu les branches en forme de tire-bouchons admirablement travaillés.

La foudre tombe dans un appartement : sur la table se trouve un chapeau en toile blanche dont le rebord est maintenu par un fil de fer. Survient le propriétaire du chapeau qui veut se servir de son couvre-chef. Mais il constate



Deux curieuses observations photographiques montrant l'enchevêtrement des étincelles de la foudre.

avec étonnement que le métal du chapeau a disparu. Le fluide l'a fondu tout en respectant le papier brun qui l'entourait.

D'autres fois, sans respect pour les lois de la plus élémentaire pudeur, la foudre déshabille ses victimes et brûle leurs vêtements.

En 1902, près d'Ajaccio, le tonnerre est tombé sur une maison où se trouvaient un nommé Pantaloni, sa femme et leurs sept enfants. Le père fut entièrement carbonisé ; la femme et quatre enfants s'en tirèrent avec quelques brûlures ; deux des fils et une fille furent déshabillés net et leurs vêtements réduits instantanément en cendres.



Morand nous rapporte aussi un fait de même genre ; la foudre tombe sur une femme au moment où elle est déguisée en homme, non contente de lui enlever ses vêtements d'emprunt, elle coupe, hache et déchire en lamères ses chaussures et ses habits.

La femme est indemne mais on est obligé de l'envelopper d'un drap pour la transporter à son domicile.

Un cas plus grave s'est présenté dans les Côtes-du-Nord. Sept personnes se réfugient sous un arbre pendant que gronde l'orage ; la foudre tue l'une d'entre elles, la dépouille de ses vêtements et les découpe en menus morceaux qu'elle disperse dans les branches.

Parfois on dirait qu'elle se plaît aux facéties du plus mauvais goût, témoin ce brave homme qui, frappé par le fluide, s'évanouit et constate à son réveil qu'il ne lui reste pour tout vêtement qu'un bras de chemise et un soulier.

A cette liste de faits absolument authentiques je pourrais en ajouter quantités d'autres recueillis au cours des années dernières. Tous sont fantastiques et surprenants. Partout c'est le caprice à l'état de règle, la fantaisie, souvent même la facétie macabre, et tout cela nous apparaît tel parce que nous sommes et nous resterons encore longtemps dans l'ignorance la plus profonde de la nature de l'électricité et des lois qui la régissent dans l'atmosphère.

ABBÉ TH. MOREUX

Directeur de l'Observatoire de Bourges

Un ballon-poste prêt à partir.

On gonfle les ballons-poste.

Un paquet de tracts est attaché au ballon.

**COMMENT LES ALLEMANDS ONT APPRIS L'ENTRÉE EN GUERRE DES ÉTATS-UNIS**

Au pays du mensonge, la seule agence Wolff a le droit d'apprendre aux Allemands ce qui se passe dans le monde. Après la déclaration de guerre des Etats-Unis il fallut que des petits ballons spéciaux, emportant des ballots de tracts, leur fussent envoyés pour qu'ils apprirent que le monde entier était soulevé contre eux.

# LES DERNIERS JOURS D'UNE POULE BELGE

Belge? A peine. De naissance, oui, pas de race. Au fait, de quelle race? Il n'importe. Aussi bien elle-même l'oublia — comme elle oublia tout ce qu'elle savait et tout ce qu'elle essayait de savoir. — par un matin clair d'octobre, où, dans le ciel net, il toina tout soudain. Comme toutes les bêtes de la basse-cour, comme tous les gens de la ferme, elle sentit quelque chose s'arrêter en elle. Les poules ne perdent pas leur temps en psychologie et celle-ci n'eut pas l'instinct de noter le saisissement qui envahit la nature. Elle ne perdit pas son sang-froid, n'en ayant jamais eu. Elle frémit et se mit à courir éperdument. Le petit coq, qui lui soupirait le nom de Glénotte, par quoi il se plaisait à l'appeler, ne dut pas s'obstiner à l'attendrissement et peut-être fut-il aussi bouleversé, quoique mâle. La petite poule rencontra les autres petites poules. Elles jetaient des exclamations stupides au passage, puis se précipitèrent aveuglément l'une contre l'autre.

Il tonna de nouveau. Alors elles s'immobilisèrent, regardant, avec un œil beaucoup trop rond, on ne sait quel magnétiseur invisible. Puis, en soupirant, elles gagnèrent un coin du hangar où une carriole, les bras au ciel, leur servit de refuge. Serrées les unes contre les autres, silencieuses, domptées, elles laissèrent tonner le canon tout le jour.

Vers le crépuscule, le maître détacha les chiens qui hurlaient, ordonna au fils de préparer le cheval et à la servante d'empaqueter les objets précieux. Il sortit avec Brooke et Sand qui bondissaient, croyant aller à la chasse. Il revint au bout d'une heure et dit simplement :

« — ILS sont à deux kilomètres. ILS viennent. » On assujettit sur le cheval deux gros ballots de linge et de vêtements. La servante en mit un autre sur ses épaules. Le maître les fit sortir, donna un coup d'œil de regret calme à sa maison, à ses animaux et à la terre, puis il se joignit au groupe qui disparut dans l'ombre chargée d'étoiles...

Les poules demeuraient prostrées sous le hangar. La nuit venait, qui allait peut-être changer leur stupeur en sommeil. Pourtant Glénotte commença de s'impatienter. Elle s'efforçait de penser, d'avoir une opinion sur les événements : cet effort l'énervait. N'y tenant plus, elle sortit doucement du groupe immobile. Son départ passa complètement inaperçu. Elle hésita, tourna, vira, considéra la grande porte ouverte sur la route, passa avec méfiance de la cour à la route, s'arrêta, l'œil fixe, une patte en l'air, aux écoutes. Pas d'aboies comme chaque soir, un silence de mort sous le clair de lune léger, une chanson de fontaine, une toute petite musique d'eau courante dans la grande nuit.

Si, autre chose. A gauche, là-bas, un grondement sourd de foule en marche. Les poules ne sont pas toujours bêtes, ou bien le bon Dieu des poules veille de temps en temps. Glénotte inclina vers la gauche la corne fine de son bec un peu dédaigneux, piétina par habitude le sol, et s'en fut à droite, en trotinant.

Elle se sentit contente assez longtemps. Elle croyait à une promenade. Une promenade défendue, comme les imaginent ces petites bourgeoises de poules quand elles font des rêves romanesques. Glénotte n'eut point peur. Elle pensa que la grande route était moins confortable que son poulailler, mais l'audace de son départ la faisait se rengorger d'aise. Elle eut sommeil bientôt,

ce qui la faisait marcher en titubant. S'étant heurtée à un arbre, elle décida de se percher sur une basse branche et s'y trouva bientôt endormie. Elle n'eut pas de cauchemars, la branche était bonne : pourtant elle ouvrit les yeux, et, encore ensommeillée, elle aperçut une grande clarté dans la direction de la ferme qu'elle avait quittée quelques heures auparavant. Elle allait se demander pourquoi le ciel était si rouge de ce côté là, mais cela la fit se rendormir.

Elle s'éveilla très tard dans le matin. Il n'y avait pas de coqs à écouter ni à admirer. Il n'y avait pas de poules à harceler. Il n'y avait pas de poulailler. Il n'y avait plus rien. Glénotte se serait sentie seule au monde, si elle avait senti quelque chose. Elle resta de longues heures encore sur sa branche dans l'attitude de la méditation, puis elle sauta à terre. Elle avait faim. Elle se mit à marcher. La route, longue et blanche devant elle, semblait la traîner au bout d'un fil. Derrière elle, le soleil flambait comme un village.

Glénotte avait faim. Elle ne mangeait pas. Elle marchait — elle marcha, elle marcha, — le soir, la nuit, le matin, elle marchait. Elle dormit toute une longue nuit encore dans une haie et elle marchait encore et elle ne mangeait pas. Elle arriva à un canal. Elle n'avait jamais vu de canal. Elle regarda ce canal et se souvint du bassin où elle allait boire. Elle y rencontrait un petit coq, dont le nom... comment s'appelait-il?... Elle entendit le petit coq dire : « Glénotte », de sa voix tendre et chaude. Elle regarda autour d'elle. Elle était seule. Elle eut le cœur serré. Elle repartit très vite en longeant le canal. Ce canal était interminable. Glénotte marchait, marchait. Elle avait faim. Les peupliers du bord semblaient courir en sens contraire. Ils allaient trop vite. Glénotte avait le vertige. Il lui semblait qu'elle allait se noyer dans le champ qui borde le canal. Si elle avait pu traverser le canal ! elle n'osait pas, elle n'avait pas le temps. Elle avait faim. Elle marchait.

Elle aperçut un village, avec beaucoup de fumées qui flottaient dessus. On entendait aussi un crépitement ininterrompu. Glénotte allait de plus en plus vite vers le village dont elle voyait le clocher. Soudain il y eut dans l'air un ronflement, un éclair, une grosse fumée noire et le clocher s'écroula comme un château de cartes. Glénotte fut si effarée qu'elle traversa le canal. Elle allait tellement vite qu'elle n'eut pas besoin de prendre son vol. Elle se trouva sur l'autre bord et continua de fuir à travers champs. Elle marcha des heures et des jours. Elle avait faim. Elle ne pensait pas à manger. Elle trouvait naturel de marcher, de ne pas manger et de ne rien comprendre.

Elle traversa un bois où des hommes armés semblaient dormir, tous pâles, si pâles. Elle aperçut une mare, songea qu'elle boirait volontiers, mais il y avait du monde. Un homme, qui restait la tête dans l'eau, sans doute pour mieux boire. Il était mort. Un cheval, celui de l'homme, goûtait voluptueusement le buisson du bord et des crapauds chantaient avec béatitude. Mais est-ce que les hommes ont jamais pris le deuil à la mort de bêtes?

Glénotte avait fait tant de tours, de détours et de chemins, qu'on ne pouvait savoir si elle était loin ou près de son point de départ. Elle était loin. Elle avait faim.

Elle se trouva un jour devant la mer. Elle se tint à distance respectueuse. Ça

alors, ça lui parut trop grand. Il y avait sur la mer des masses noires que signalaient des points lumineux apparus et disparus, et, toujours dans le ciel, des ronflements et, de tous les côtés, des choses qui éclataient avec fracas. Glénotte ne cessa plus de vivre dans le fracas.

Elle arriva dans une ville sur laquelle il pleuvait de ces choses bruyantes et excessives, les rues étaient désertes. Un homme, de loin en loin, rasait les murs. Un gamin, douze ans peut-être, s'arrêta à la vue de Glénotte ; il avait faim, il s'approcha. Glénotte le laissait venir, ingénuement. Mais quelque chose tomba qui fit un grand trou entre Glénotte et le gamin. Le gamin tomba. Il n'avait plus faim, lui.

Glénotte avait faim. Ce bruit de la rue l'ennuyait. Elle vit une porte ouverte, entra, un escalier grimpa, elle s'y réfugia et, de marche en marche, elle arriva à une petite terrasse. Il y avait toute la ville en bas. Des maisons brûlaient. A l'horizon, des fumées ; très loin, une lame : la mer. Glénotte ne la reconnut pas. Elle se souciait peu du paysage. Elle était tranquille dans un endroit pas trop grand, elle n'avait presque plus faim. Mais elle sentit la pierre trembler sous ses pieds, un des parquets s'écroula, de la fumée encore s'éleva, puis il fit très chaud. Elle se pencha, eut peur, tomba dans le vide, ouvrit les ailes. Le beffroi s'anéantit dans l'incendie.

Glénotte avait fermé les hublots de ses regards naifs. Un choc, une main, une voix :

— On la mangera rôtie, comme au réveillon de la Villeteuse, s'écria un artilleur.

Et Glénotte, qui ne savait rien et ne comprenait rien, ne rouvrit pas les yeux. Elle pensa au petit coq... Mais comment donc s'appelait-il?... et je crois qu'elle mourut avant dîner. Elle mourut, non de peur — elle était Belge, — mais de faim.

1914.

LOUIS DELLUC.

## DEUX SEMAINES DE GUERRE

Du 4 au 15 juillet.

MERCREDI 4 JUILLET. — Raid d'avions allemands sur Harwick.

JEUDI 5. — Émeutes sanglantes à Amsterdam.

VENDREDI 6. — L'Argentine réclame des excuses à l'Allemagne.

SAMEDI 7. — L'aviateur français Gallois bombarde les usines d'Essen.

DIMANCHE 8. — L'empereur de Chine Pou-Yi abdique.

LUNDI 9. — Le général Korniloff fait 7 000 prisonniers près de Stanislaw.

MARDI 10. — Les Russes progressent près d'Halicz.

MERCREDI 11. — Les Russes prennent Halicz.

JEUDI 12. — Les Russes prennent Kalusz.

VENDREDI 13. — Les Républicains attaquent Tchang-Hun dans Pékin.

SAMEDI 14. — Fête des drapeaux à Paris.

— M. de Bethmann-Holweg démissionne.

DIMANCHE 15. — Succès français en Champagne ; échec allemand dans l'Aisne.

LUNDI 16. — Nouveau succès russe : nos alliés font 900 prisonniers.

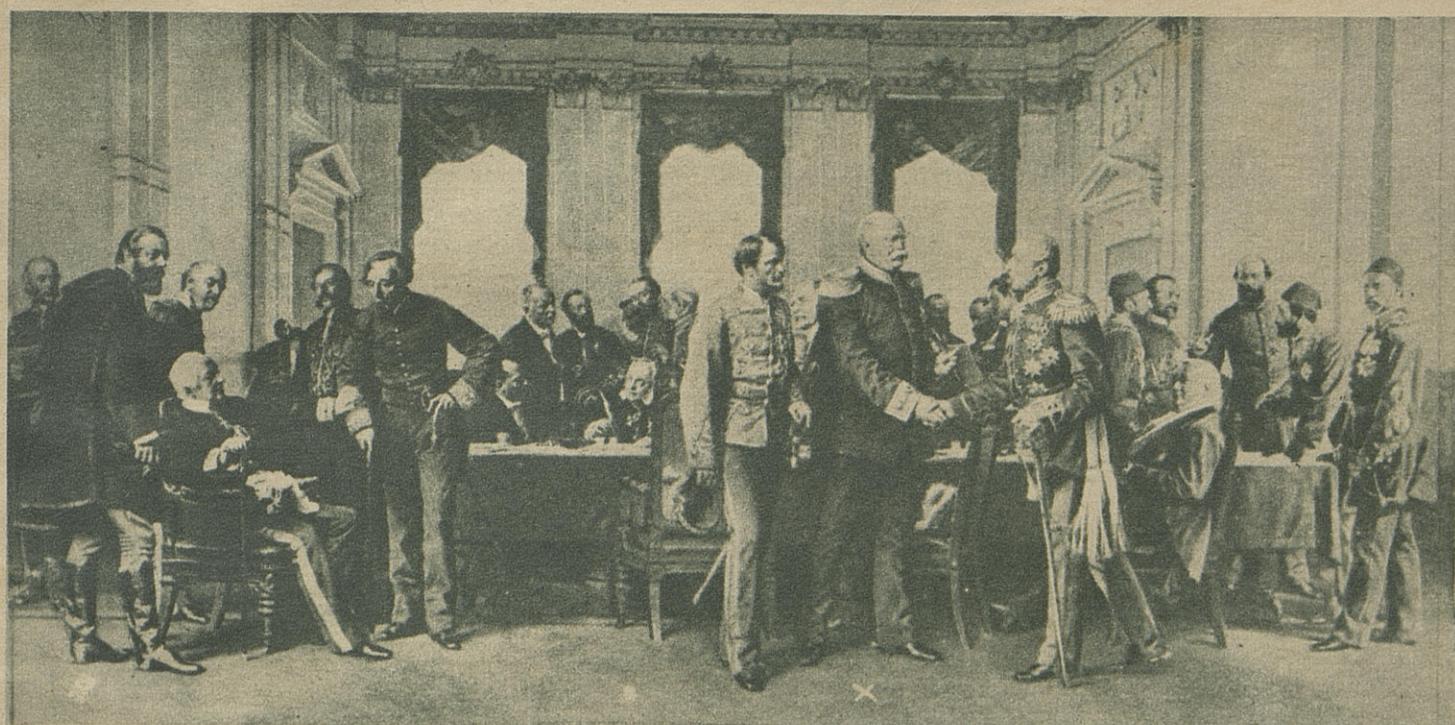
## SUIS ACHETEUR

Pianos droits Erard,

Pleyel, Gaveau, etc.,

A. CROS, 29, Bosc, Cette (Hérault.)

La Guerre Aérienne Illustrée, la revue idéale de tous ceux qu'intéresse l'aviation, paraît le jeudi (le numéro : 50 centimes). — La collection complète, 34 numéros parus, est envoyée franco contre mandat de 17 francs. — L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.



*Bismarck au congrès de Berlin en 1879*



Les chanceliers : (1) Bismarck. — (2) Bethmann Hollweg. — (3) Capri. — (4) Le Dr Michaëlis. — (5) Bülow. Au-dessus : le P<sup>re</sup> Bülow en uniforme.

**M. MICHAELIS SUCCEDE A BETHMANN-HOLWEG, C'EST HINDENBURG QUI GOUVERNE**

M. de Bethmann-Holweg, qui depuis le 14 juillet 1909 était chancelier de l'Empire d'Allemagne, a donné sa démission au Kaiser. Un fonctionnaire prussien, le docteur Michaëlis, devient après le prince de Bismarck, M. de Capri, M. de Hohenlohe, M. de Bülow et l'homme

« au chiffon de papier », le sixième chancelier. Après celui qui représentait la politique personnelle de Guillaume II, voici celui qui ne sera qu'un simple instrument, car derrière lui, c'est le Kronprinz, c'est Hindenburg qui conduiront l'Empire à la ruine et à la défaite.

# EN MARGE DE LA GUERRE



Le général Currières de Castelnaud et M. Kapp visitent les troupes russes en France.



En Artois. Écossais courses avec



Contingent de motocyclistes de la Croix Rouge américaine arrivés à Paris.



Quentin Roosevelt, un des fils de l'ancien président, s'est engagé dans l'aviation américaine.



Le président du conseil espagnol, M. Eduardo Dato (à droite), qui est aux prises avec le problème catalan que doit examiner la réunion du 19 à Barcelone. A sa droite, le marquis de Lema, ministre des affaires étrangères, et don José Sanchez-Guerra, ministre de l'Intérieur.



Le petit-fils du général Grant, le héros de la guerre de Sécession, vient combattre en France.



La jardinière de la Ville de Paris, ex-manucure, taille les massifs des Tuileries.



La duchesse de Vendôme, princesse de la maison de France, fille du comte de Flandre, photographiée à Paris avec les Dames du Comité de Secours américain.



Le célèbre jockey Doux, plusieurs fois cité à l'ordre de l'armée comme sergent pilote aviateur.



Le lieutenant Adrien Peytel publie « Le Théâtre et les Artistes », manuel de droit théâtral.



Le maréchal des logis Gallois qui, dans la nuit du 6 au 7 juillet, est allé bombarder les établissements Krupp, à Essen.



Le sergent aviateur Octave Lapize, vainqueur du Tour de France, champion cycliste 1910, mort glorieusement dans un combat aérien le 15 juillet.

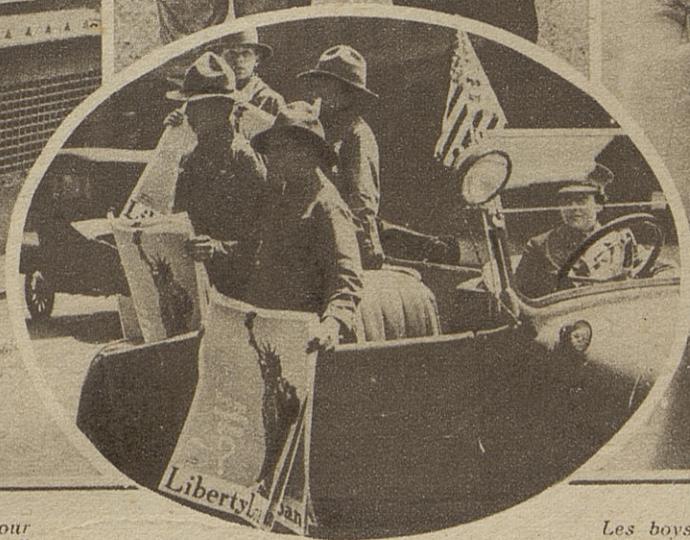
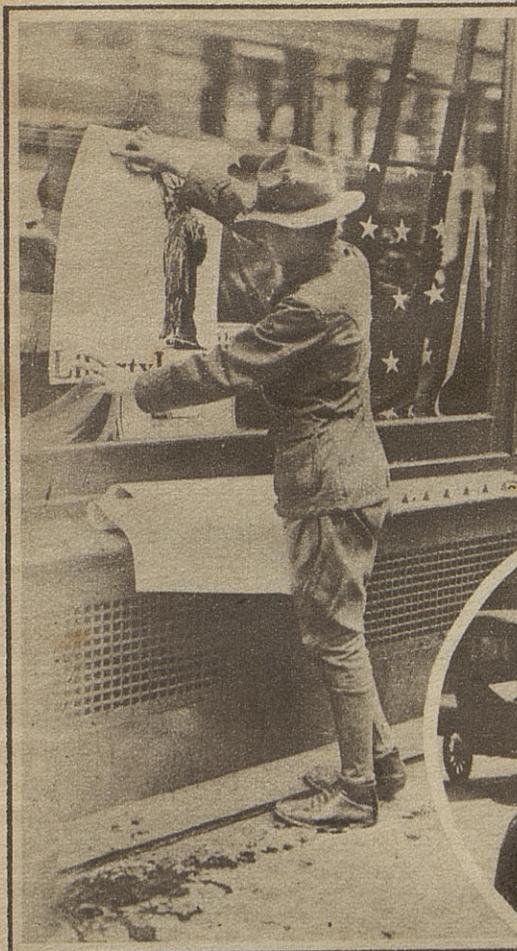


Le général Lanrezac, un des chefs de la première heure, qui vient d'être promu grand-croix de la Légion d'honneur.



Mme Maria de La Hire qui vient de publier une très intéressante étude sur la Femme française.

Après la descente d'un ballon-réclame.



Un boy-scout fait de la propagande pour "l'Emprunt national de la Liberté"

Les boys-scouts montent la garde devant un bureau d'enrôlement.

**EN AMÉRIQUE, CEUX QUI NE PRENNENT PAS PART AU COMBAT FONT DE LA PROPAGANDE**

C'est le maréchal Joffre qui a suscité cette vague d'enthousiasme pour notre cause. Les adolescents, que leur âge éloigne encore des rudes travaux de la guerre, s'en sont fait les meilleurs agents. Partout

ils courent placarder les affiches de mobilisation. Ils font la police des meetings d'enrôlement et montent la garde devant les bureaux de recrutement où plus d'un million d'hommes se sont déjà présentés.

# Globéol

abrège la convalescence

Anémie  
Surmenage  
Convalescence



**GLOBÉOL augmente la résistance de l'organisme et favorise la guérison**

Je puis, en outre, affirmer que le *Globéol* abrège notablement la convalescence, et cela s'explique aisément. Mais, d'une façon générale, on peut dire qu'il représente le spécifique par excellence de toute maladie de langueur. C'est un tonique de premier ordre qui, contrairement aux excitants habituels, manifeste une action réellement utile et persistante. Il abrège la convalescence et augmente, pour ainsi dire, la force de vivre, dont tout le secret réside, nous l'avons vu, dans le soutien des conditions essentielles de résistance.

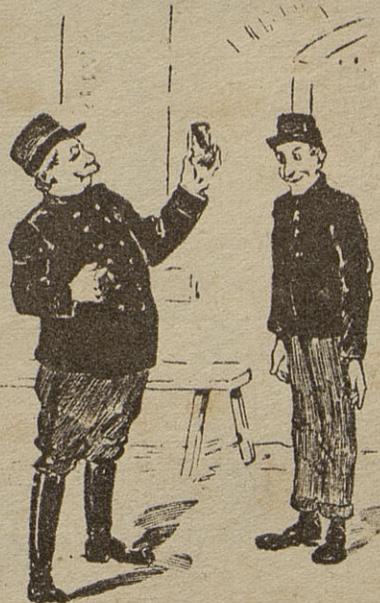
C'est pourquoi nous prescrivons les cures de *Globéol* à la plupart de nos malades cette médication ne rencontrant aucune contre-indication et permettant une lutte contre la déchéance hémotogénique.

Dr Etienne CRUCIANU, ancien interne à Paris

Ttes pharmacies et Etab. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. Le flacon, fco 7 fr. 20.

# Pagéol

Energique antiseptique urinaire



Guérit vite et radicalement.

Supprime les douleurs de la miction.

Évite toute complication.

Communication à l'Académie de Médecine du 3 Décembre 1912

Préparé dans les Laboratoires de l'Urodonat.

Etablissements Chatelain, 2, rue Valenciennes, Paris. La demi-boîte franco 6 fr 60. La gde boîte, franco 11 fr.

LE MAJOR — Du Pagéol, mon garçon, et dans huit jours il n'y paraîtra plus

« J'ai le plaisir de vous faire savoir que votre Pagéol est un produit précieux et qu'il m'a donné des résultats excellents. Je le prescris toujours largement »

« Je vous autorise à publier cette déclaration qui sera utile à ceux qui ne connaissent pas vos merveilleux produits »

Dr VINCENZO ROSSO Interne de l'hôpital civil de Catanzaro

*J'ai vu.*



*Une nurse anglaise met aux enchères le casque d'un guetteur de tranchée allemand.*



*Pris de Nieuport, les Anzacs de la Nouvelle-Zélande prennent des bains de mer.*



*Guerriers kafres venant offrir leurs services au gouverneur anglais de l'Afrique du Sud.*

### LA GAITÉ JEUNE ET FORTE DES " TOMMIES "

Le " cafard " n'a pas de prise sur ces soldats qui gardent, même dans les heures les plus critiques, tant de maîtrise sur eux-mêmes. Comme tous les hommes vraiment forts ils sont d'une

gaité enfantine. La bataille finie, tout leur est prétexte à divertissement. Les voici après leur léger recul en Belgique, où plusieurs compagnies se firent massacrer pour enrayer l'avance ennemie.